



## Les Voix d'Amélie

N° 14  
Électronique



### Éditorial *Le lundi 13 septembre 2010.*

**Le samedi 15 mai 2010** de 16 heures à 18 heures à Jean Richepin a eu lieu notre Assemblée Générale Ordinaire. Sur les 60 adhérents à notre Cercle 25 étaient à jour de leur cotisation 2010. Sur ces 25 : 5 étaient effectivement présents et 13 avaient adressé un bon pour pouvoir. 7 avaient négligé de le faire. Comme nos statuts ne fixent pas de quôtat, nous avons considéré l'Assemblée valide. Yvette Galitz, Vice-Présidente, nous a fait part de sa démission de cette responsabilité. Yvette traverse une période difficile du point de vue de sa santé. Nous l'assurons de notre soutien en Poésie. Compte tenu du nombre très peu élevé de membres physiquement présents, nous n'avons pas procédé à son remplacement à ce poste. Nous avons eu une discussion intéressante à propos du Site Internet et de son animation. Les éléments que nous en avons dégagés militent en faveur d'un développement de cette activité. L'an prochain nous fixerons une date plus tardive, en juin, pour bénéficier d'une période plus dégagée d'engagements professionnels.

**Le Mardi 8 juin 2010**, à 18 heures 30, s'est déroulée la remise du Prix Amélie Murat dans la salle Jacques Grippel de la Maison de la Culture de Clermont-Ferrand.

La Lauréate en est **Jackie Plaetevoet**, pour son recueil intitulé, judicieusement, "Limpidité du Peu". Nous savons combien la Poésie peut revêtir mille formes, les unes strictement codifiées, les autres laissées à l'exigence individuelle du Poète. Le Prix Amélie Murat honore les unes et les autres lorsque la Poésie est au rendez-vous. Jackie

Plaetevoet témoigne d'une Poésie qui évoque l'art de la sculpture, où la Beauté est atteinte par prélèvement de matière. Nous vous proposons quelques extraits – quelques "peu" supplémentaires – pour que vous en appréciiez l'émoi particulier.

Nous vous présentons également deux poèmes de **Claude Schroeder**, Lauréat du Concours Littéraire Hélène Jacques-Lerta.

**Le samedi 19 juin 2010**, de 16 heures à 18 heures, s'est déroulée à Jean Richepin une réunion de concertation afin de préparer la prochaine année. Le Cercle doit, en effet, tenir compte des dispositions nouvelles d'attribution des subventions du Conseil Général aux associations culturelles.

Aussi, nous devons réfléchir sérieusement à ce point, avant le 15 octobre, date butoir de remise de projets. J'ai déjà fait parvenir un courriel dans ce sens aux membres connectés.

**Le mardi 14 septembre 2010** aura lieu à 18 heures à Jean Richepin une réunion d'ultime mise au point en vue de notre participation au Forum des Associations **les 18 & 19 septembre 2010 à Polydôme**. Claude Fernandez et Roger Jimenez animent cette tâche sur le forum privé de notre site.

**Le 18 septembre** à partir de 20 heures 30 nous aurons l'occasion de poursuivre nos échanges à Polydôme, au cours de la soirée conviviale entre associatifs-participants du Forum, avec repas "tiré du sac" et boissons offertes par la municipalité.

Jean Pierre Brunhes, Président.

## PRIX AMÉLIE MURAT 2010

attribué à Jackie PLAETEVOET  
pour son recueil de Poèmes :

### " LIMPIDITÉ DU PEU "

#### LIMINAIRES

Pas un songe frayé  
par quelque rebelle illusion  
pas de fiction conquise ou aboutie  
seulement une amplitude à vivre  
chaque instant

ainsi.

Quelque part--- on ne sait où---  
le coeur se dénoue

en faire une certitude  
et attendre.

A la surface de nos vies  
s'agglutinent des crevasses  
que nous comblons parfois  
avec n'importe quoi  
pour ne pas céder au vertige

fissures incultes pas même amendées.

Paroles dépourvues  
guettent l' aumône  
d'une aube  
qui détiendrait le sens.

#### LIMPIDITÉ DU PEU

Avale ton inquiétude  
et lance les mots  
dans le filet de l' écriture.

Quand le front butte contre la gravité, la douleur  
ou la complexité, le porter vers les nues fait  
office d' onguent. Le ciel est une épaule creuse  
où plonger nos migraines et nos pertitions.

Tu n'es sûre de rien  
que de l'incertitude.

Denses et pourtant nus---précieux de pauvreté  
---quelques mots serrés les uns contre les  
autres, les uns avec les autres. Germination du  
poème.

Dès le seuil de la page, le mot à lui seul est la  
chambre du sens. Même sans article, il dévoile  
son amplitude. Sa finitude éclatante.

JUSTE DE PASSAGE

SOUS LE BANDEAU ERRANT

Traverser l' existence  
pieds et poings liés  
par la corde d' enfance

les yeux fermés  
sous le bandeau errant

~

Il y a des rencontres  
qui fendent la vie  
en deux

~

Des lambeaux de rêves  
jaillissent au matin  
comme lettres perdues  
au courrier de nuit

le jour a dû partir  
sans laisser d' adresse

.....

Labourer le coeur  
pour que ses terres  
encore exultent

.....

L'instant se rompt  
sans ébruiter  
l' histoire

juste un cerne se creuse  
et froisse le regard

.....

.....

La couleur se joue de la vérité. Il n'y a que la  
lumière qui ne joue pas.

.....

Garder confiance. Envers et contre tout.

~

S 'appliquer seulement à n' être que soi-même.

~

Juste de passage, comme les oies sauvages.

~

Aujourd'hui' hui, j'ai croisé un regard, tombé  
comme un genou au sol. Aucun sourire n'a pu le  
relever.

.....

Le vent nous sème comme poussières de chair et  
l' ombre est amère à nos lèvres, ---- closes  
désormais ---

**Jackie Plaetevoet**

*Lauréate 2010*

*Editions de l' Atlantique - Collection Phoibos*

CONCOURS LITTERAIRE  
HELENE JACQUES-LERTA

2010

attribué à **Claude SCHROEDER**

*Les Poètes du Cercle*

PRIERE A LA PAIX

ROYAUME

Route vide, solitude des bois,  
Gris petit matin qui peine. Silence.  
Lieux modestes fuyant la Gouvernance....  
J' y suis Roi, sans dieu, ni maître, ni loi.

Pas âme qui vive, pas d'ayant droit,  
Chemins qui fuient, un vent absent qui pense,  
Route vide, solitude des bois,  
Gris petit matin qui peine. Silence.

Qui donc a dit *Nous n'irons plus au bois ?*  
Rien ici pour infliger la souffrance,  
Même la fée n'y vient tenter sa danse,  
Pas un gêneur pour troubler mon émoi !  
Route vide, solitude des bois....

ABSTRACTION PEINTE

Issus d'un mélange furieux de palette sauvage  
Craché sur la toile innocente des impatiences  
matinales,  
Ce bleu transparent coulant d'un ciel de premier jour,  
Tout là-bas, tout là-bas en haut des rues,  
Et ce silence mauve impatientement frémissant  
Aux aguets derrière le rideau clos des fenêtres,  
Et l'incisif jeune soleil faisant flamber à tout va  
L'aveuglante façade blanche des citadelles du  
Bonheur....  
Tentation du cuivre flamboyant de la trompette  
embouchée  
A la gloire de la Vie partout triomphante !  
Mais plutôt, aussi ; là, au dedans des palais de cristal  
Au bord des transparentes lagunes tranquilles,  
Les noirs veloutés et les rouges profonds des lourdes  
tentures  
Des passions orgueilleuses et des paix retrouvées,  
Et, pour le baldaquin du secret lit blanc de l' Epousée,  
La douceur tranquille d'un gris tourterelle....

AΩ

Océan d' argent s'échouant sur le chèvrefeuille  
Tu peins de diamant les branches du cerfeuil.  
La gorge du pinson s'abreuve à ton eau  
Et sous mes doigts s' écoulent les mots.

Lettre Cyrillique, italique ou hébraïque  
Tu portes dans ton coeur  
Les joies et les horreurs.

Les algues du vent embrassent mon tourment.  
L' humanité est la triste fille du sombre serpent,  
Elle pleure son algie, sa mélancolie  
Mais jamais loin des rets ne fuit .

Mille roses rouges pour tout ce qui bouge  
Mille fleurs claires pour la terre entière  
Que siège la paix, soeur de la lumière.

*Laetitia Méchim.*

LE PETIT OURS DE BÉBÉ

Mes yeux, comme des miroirs sans tain,  
Tout noirs, comme le chagrin,  
Ma tristesse en bandoulière,  
Au revers, une fleur Trémière,  
Elle ne me regardait pas  
Et je souffrais, calin-caha.

J'avais beau faire et lui sourire,  
Rien, pas même un mot, pas même un rire,  
Son ombre aussi tournait le dos  
Me laissait ainsi tout penaud.  
Moi, je ne l'intéressais pas  
Et je souffrais, calin-caha.

Allez, arrête de bouder.  
Viens avec moi, on va rêver,  
Cachés au fond des couvertures,  
Pose ton coeur sur ma fourrure,  
Je suis là, blottis dans tes bras,  
Et tu t'endors, calin-caha.

Louis GALITZ.

## LES AVOINES

Ce bouquet d'avoine qu'en ma chambre, j'ai mis,  
Ce bouquet d'avoine qu'au soleil, j'ai cueilli,  
Me rendra le songe de l'étrange nuit,  
Où je t'ai retrouvé, comme autrefois, soumis.

C'était donc vrai, ce miracle renouvelé ?  
C'était donc vrai, nos deux visages rapprochés ?  
Prenante, mais fugitive réalité,  
Tu me brûles et me laisse trop enfiévrée.

Je l'avais souhaité ce moment terrible.  
L'ai-je rêvé cette rencontre impossible ?  
Si brève qu'elle fut imperceptible.....

Pourtant, si j'avais dû rester sans te revoir,  
Comment aurai-je pu être heureuse le soir,  
Quand à la même place, je viens m'asseoir ?

Marie Antoinette FEUILLAT

## SOIR D' AUTOMNE

Enveloppé de brume épaisse et de froidure,  
Le bourg s'est engourdi replié miséreux.  
Et dans le crépuscule au souffle vaporeux,  
Frémit une lueur du haut de sa mâture.

On perçoit du passant, auprès d'une clôture,  
La silhouette sombre aux gestes ténébreux,  
Tandis que tinte au loin, son frêle et poussiéreux,  
Le clocher enfoui dans sa robe de bure.

La maison a fermé sa porte et ses volets.  
Au dehors on entend chanter les ruisselets,  
Le clapotis de l'eau sautant de la gouttière

Et le silence lourd, humide et pénétrant.  
Abrité sous l'auvent, tout contre la chatière,  
Lové dans sa tiédeur, sommeille un chien errant.

Roger JIMENEZ.

## LA GITANE

De noir, toute de noir vêtue,  
Des cheveux jusques aux chaussures  
Des yeux qui mangent la figure  
Comme " souris trotte menue "

La musique la mettait en transes,  
Elle dansait seule, en plein milieu  
Sur la piste, passaient dans ses yeux  
Des clartés aux longues vibrances.

Tout son corps bougeait en cadence  
Sa robe roulait en plis soyeux  
Autour d'elle, au son langoureux  
Des airs lointains de ses migrances.

Elle, elle captivait mon regard,  
J'avais le regret douloureux  
En pensant aux prochains adieux  
Je ne devrais plus la revoir.

Elle passerait ainsi qu'un rêve  
Et j'aurais au fond de mon coeur  
Comme un souvenir de bonheur  
Si le charme inconnu s'achève.

Yvette GALITZ

Toi qui viens le soir  
lorsque les feuilles tombent  
à petit bruit  
et que le lampadaire  
jette dans la pénombre  
les étincelles de la pluie.

Toi qui t'en viens les soirs d'automne  
lorsque les souvenirs sont des oiseaux heureux  
ne cherche rien de tes mains douces.

La paix est ta maison  
et le silence  
monte comme une sève.

Ecoute éclore doucement  
la joie  
au parfum secret de la nuit.

Marie Thérèse SART

VOGUONS

Et oui, je pleure aussi  
Dans ce bateau dérive  
Qui nous mène à la fête  
D'un lendemain destin.

Où est l'eau qu'inondèrent  
Les dieux d'âmes arides ?  
Il paraît que là-bas  
Chute un océan sans fin.

Hélas, tes cheveux me disent  
Une jalousie tarie.  
Vois l'amant qui se plonge  
Dans un amour songeur.

Grâce, la terre est ronde ;  
Je et toi rament un nous  
Par des larmes insatiables  
.....et l'angoisse poétise.

\*

\* \*

Pourtant le pourtour retraçait une fuite à la fille du  
Temps.

Serge DELMAS

L'IMMOBILITÉ.

....." Ce qui est le plus splendide, c'est  
l'immobilisation ",  
dit le Yi-King.

Tout change et tout renaît, l'Ordre de l'Univers,  
Invisible, nous mène à l'éclosion finale;  
Nous grimpons des chemins escarpés, des bois verts  
Nous reposent à l'ombre et ce n'est qu'une escale.

Sans perdre l'avenir de vue, il faut partir,  
Marcher vers un Amour transcendant la matière;  
Et c'est en avançant que j'appris à mourir  
Aux sombres nuits, pour naître à la neuve lumière;

À ne pas jalouser le porc qui dans la boue  
Se vautre, ni la haine au masque de bonheur ;  
À regarder le ciel quand il me fait la moue  
N'aimant bien que son bleu sourire sur mon cœur.

Le calme est merveilleux, juste après la tempête ;  
Comme on le goûte. Au fond de tout, sérénité,  
Déesse au front candide.....mets tes habits de fête,  
Mon cœur : il fait bon vivre une immobilité.

27 mars 1970.

Danièle BOUDON.

LE CHEVALIER KENNETH

( suite du n° 13 électronique )

«C'est décidé, ma fille, ici bientôt viendront  
Les meilleurs prétendants, fleur de chevalerie»

\*

Aux abords du château, depuis un mois déjà  
Compagnons, artisans, préparaient le tournoi.  
En prélude au combat, de l'épreuve maîtresse  
Les écuyers entre eux, pour mimer les héros  
Dès lors s'étaient défiés, rompant leurs frêles piques.  
Des charrois surchargés, manœuvraient pesamment  
Sans répit déposant, madriers et chevrons.  
Des mulets et bidets, ployant sous les couffins  
Ne cessaient d'apporter, barriques et denrées.  
Le hourd sur pieux de pins, lentement s'édifie.  
Des loges et gradins, sont montés, puis scellés.  
Par des bâtons plantés, des jalons enfichés  
Sont ainsi démarquées, les différentes lices.  
Par les rues et chemins, hérauts, poursuivants d'armes  
Criaient, s'égosillaient, nommant les chevaliers.

Puis vint le jour que tous, attendaient, impatients.

Les écus armoriés, sont alignés, fixés.  
 Pavois et boucliers, sont rangés, disposés.  
 De la dextre à senestre, et du chef à la pointe  
 Reluisent leurs métaux, leurs émaux, leurs fourrures.  
 Pennons jaunes et bleus, violettes banderoles  
 Sont dressés, déroulés, autour de la carrière.  
 Les fanions, étendards, les écussons, bannières  
 Claquent au vent marin, se lovant, s'éployant.  
 Les pavillons flottants, ondulent dans les airs  
 Tels d'aériens serpents, qui rampent dans l'azur.  
 Les tartans déroulés, ornent les balustrades.  
 Chaque famille arbore, une trame, une maille  
 Treillis net ou diffus, de carreaux vifs ou mats  
 Croisant leurs fils serrés, de laine verte et rouge.  
 Dans le parc, destriers, palefrois, haquenées  
 Sont lustrés, sont parés, de luisantes étoffes  
 De harnois rutilants, et d'éperons dorés.  
 Des panaches noués, surmontent leur toupet  
 Cependant que leur queue, de tortis est tressée.

(à suivre .....

Claude FERNANDEZ

*De l'ombre à la lumière.....*

*.....et retour*

(Petit feuilleton poétique)

*Dixième épisode :*

(suite du N°12électronique)

*Une main d'or et de pigments.*

Comme à cent lieues des cintres et des dessous,  
 Où se trame, ici bas, le théâtre du monde,  
 Haut perché sur des bastings de grands échafaudages,  
 Le Maître de Peinture en ses ciels d'azur veut nous  
 montrer les cieux !  
 « Si ton Prince, en ces cimes exalté,  
 Et dont le sceptre entrouvre les plafonds d'une  
 fulgurance biblique,  
 Peut accueillir avec délectation les hommages des  
 peuples,  
 Qu'ainsi il protège,  
 Ô Maître des huiles térébinthes  
 Et des soies de martres zibelines,  
 Tâche d'instiller en son œil régent  
 Les pigments congruents au don de la miséricorde!  
 Sou viens-toi ! Les gloires humaines,  
 Confusément éclairées de leur dérisoire  
 ascendance,

Ne peuvent, hélas, renoncer à l'outrance des cuivres  
 Et à l'éclat des trompettes guerrières,  
 Dans l'humiliation blessante des cités si violemment  
 investies.

**Alors, si l'étiquette t'ordonne**

L'agenouillement des esclaves aux pieds de leur  
 vainqueur,  
 Efforce-toi d'assumer la dignité dont celui-ci t'honore  
 En indiquant, subreptice, *une fêlure*  
 Au secret de leurs lourdes chaînes,  
 Quelque divin *ressort* en leur nuques fléchies,  
 Et, en leur gorges nouées, le *germe* de la clameur  
 humaine  
 Propre, demain, à les élargir !  
**Quant à la multitude des foules protégées et  
 louangeuses**  
 Ne les immerge pas dans un confiant et naïf abandon !  
 En leur regards fervents allume, d'un leurre,  
 Les possibilités du soupçon  
 Pour le mielleux d'une louange et le dément d'une  
 promesse !  
*Que, décisive, ta brosse, des chamarrures d'un brocart*  
 Et les fleurons d'une parure,  
*Isole, pour les extraire,*  
*Les turpitudes sises en leurs plis abondants ! »*

*Une main d'or et de gravas.*

Et toi, Maître des Pierres Oblongues et prometteuses,  
 Parfois, si longuement charroyées de contrées bien  
 lointaines,  
 Ces marbres purs ceints en des filons traqués de tous  
 les temps par la passion des blancheurs minérales,  
 Toi, O Seigneur des Colosses légers et des fardeaux de  
 plume,  
 Savant répartiteur des masses inertes et frustres,  
 Au point que d'une sédition la lame tragique s'en  
 soulève, soudain !  
 Du corps de l'Homme, dont l'image, durant des  
 siècles,  
 Seule t'inspira de l'arracher à la pierre,  
 Directement, en raccourci de l'aventure végétale,  
 Pour en donner à sa vie nouvelle guise,  
 Tu te lassas,  
 Afin d'organiser les décombres mêmes,  
 Chus de leurs entrailles minérales,  
 Socle terreux, dont, dans un éther bleuté,  
 Les noces de feux et d'eaux,  
 Rendent dans tout l'univers la sphère si  
 singulière,

Et lors, tu entrepris de donner équilibre, forme et  
beauté,  
A ce que l'humain génie a su, de gisements et de  
carrières,  
Enfanter des minerais de l'antimoine et de l'hématite  
brune,  
De la marcassite, de l'orpiment et du chrysocolle,  
Calache et argentine, calamine et galène,  
De l'azurite et de la minette.....

**Mais pourquoi, diable, sembles-tu, donc, inspiré**  
Par les décombres dus à l'Alchimie violée dans les  
guerres destructrices,  
La torture imposée aux métalliques structures par la  
chaleur des brasiers,  
Le béton immense et crâne,  
Aux arches dissociées par des ondes belliqueuses ?

( à suivre .....)

*Jean Pierre Brunhes*

MERGELLINA

En souvenir de A. O. Barnabooth

**S**ur la mer un ciel de plomb  
Et vers l'aurore un phalène  
Soleil rouge à l'occident

**O**ù est ta clarté prochaine  
Où est ton rire navrant  
Tu brilles verte et lointaine  
Ville ouverte à tous les vents

**J**e te compose un visage  
Aux barques assoupies  
Aux feux irréguliers  
Aux poissons endormis dans le flot des marées

**E**t sur le seuil du port au pétrole irisé  
Deux enfants en haillons sautent de roche en roche  
Un vieux pêcheur vole des perles au couchant  
L'espoir de mille fortunes  
Avance dans la nuit proche

**C**e Luna-Park sous la lune  
Luit des bougies des marchands  
Aux voitures minuscules  
Qui sifflotent dans l'été

*Jean Michel CROISILLE – " L' éternité ce  
souvenir. " 2009.*

## ORAGES SÉPARÉS

**L**es orages ont déchiré des azurs lourds.  
Vol de guêpe, un milan tournoya tout le jour,  
Comme a fait ma pensée autour de mon amour.

**L**a brusque lueur mauve a fendu mon sommeil  
Et le métal des monts retentissant m'éveille.

**J**e pense à toi, aimée, tandis que la pluie gicle  
Comme l'eau dans mes yeux solitaires de toi.  
L'orage dans mon coeur se répercute au toit  
Qu'illumine un désir roulant les vastes cycles  
Des grondements, comme sanglots dans mon larynx.  
Où tu es, tu as peur peut-être des cymbales  
Des nuées : la nuit montre un éclair cannibale  
A tes yeux scarabées d'or sous un front de sphinx.

**J**e veux par plein orage entrer dans un sommeil  
Qui de songe restituera la possession  
Absente de mon drap. Frustrée la passion  
Qui craque, qui jaillit, et roule à mon oreille !

**M**on âme feint ta chair en proie à mon orage  
O fuyante, et battue de la pluie de ma joie !  
Alors comment rouvrir mon regard dans l'aurore,  
Avec les cieux lavés où le soleil tournoie.

**Michel SAURET**- 1986-  
" Les Chemins de la mémoire ".

*Amie & Ami de la Poésie,  
vous avez pris le risque de l'écriture....  
En devenant membre de notre Cercle, pour 20 €,  
( annuels ) un espace vous est accessible  
dans les " Voix d' Amélie ",  
pour nous la faire partager.*

*Bien à vous ..... en Poésie.*

*Le président. J.P.B.*